

**Robert Hainard**

**RECOURS  
à la  
NATURE SAUVAGE**

préface et bibliographie : Stéphane Carbonnaux

éditions d'utovie

**Robert Hainard**  
**penseur hors-piste**

Les éditions Utovie ont la bonne idée de rééditer cet entretien paru voici vingt-sept ans, car cet ouvrage a le mérite d'offrir une approche aisée de la pensée si féconde d'un artiste, naturaliste et philosophe encore peu connu en France. Mais qui était Robert Hainard ?

Il y a un peu plus de cent ans, à Genève, le 11 septembre 1906, chez un couple de peintres influencés par l'impressionnisme et les idées libertaires, naissait Robert Hainard, un enfant de la ville aux origines jurassiennes, qui allait révolutionner en Europe notre rapport avec la nature sauvage. Le sauvage ? C'est le renard et le blaireau qui sortent à la nuit des entrailles de la terre, l'aigle ou l'hirondelle qui jouent dans le vent, le fleuve ou le gave qui coule libre, la forêt altièrè, immense, vierge, sans trace du forestier ; la nature sauvage, c'est tout ce que nous ne contrôlons pas, qui vit malgré nous, c'est l'autre le plus absolu à nos côtés, le plus irréductible, celle que nous nous échinons à maîtriser, à détruire mais celle dont nous avons le plus grand besoin, autant physique que psychique.

*Artiste et naturaliste*

C'est vraiment indivisible. Mais quand même, en un sens, je suis plutôt artiste. Par exemple, c'est une de mes faiblesses comme éthologiste de ne pas étudier les choses qui ne donnent pas d'image. Au fond, ma passion, c'est l'image, la transcription de ce que j'ai vu, rendre le monde dans toute sa richesse par une expression simple et claire. Ce monde est le complément indispensable à la survie de l'homme, l'antagoniste.

## 1. L'ILLUSION SCIENTISTE

Quand il a commencé à se donner toute l'importance, l'homme a été forcément amené à empiéter sur toutes les autres formes de vie, à dépasser le budget énergétique de la nature.

Il vit sur la double idée fausse, d'une part que l'expansion est le caractère même de la vie et que toute stagnation est signe de décrépitude et de mort. D'autre part que le monde est un amas de matières premières accumulées par le hasard, attendant notre « mise en valeur » et dont nous sommes le seul facteur d'organisation.

On a commencé par emprunter sur le travail des siècles en brûlant du bois, puis emprunter sur le travail des millénaires en exploitant le pétrole ; avec l'uranium, on ne sait pas ce qu'il faut dire... C'est toujours pire, parce que l'on ne fabrique jamais d'énergie. On exploite celle qui a été créée par la nature.

L'expansion colonialiste de l'homme sur les autres espèces (la révolution néolithique) l'expansion colonialiste de notre société occidentale sur les autres civilisations, nous ont infusé l'attitude expansive comme un réflexe qui nous fait refuser la notion de limite. On ne fait pourtant que repousser ces limites, très provisoirement.

Mon expérience d'amoureux de la nature et d'artiste

## 2. LA PLACE DE L'HOMME DANS LA NATURE

Toujours la complémentarité de contraires inconciliables, qui est cependant absolument nécessaire sur tous les plans. C'est le rapport homme/nature qui est éminemment dialectique, car on se heurte tout le temps à cette objection : l'homme fait partie de la nature. Ou bien on dit « l'homme ne fait pas partie de la nature », « l'homme est à part de la nature ». C'est tout aussi faux, parce que c'est dialectique. Évidemment, si l'on regarde cela du haut de l'empyrée ou de Sirius, l'homme fait partie de la nature. Mais alors, dans ce cas, l'industrie, qui est le produit de l'homme, fait aussi partie de la nature. Alors l'idée de protection de la nature n'a plus aucun sens, puisque l'industrie serait la nature qui se modifie elle-même. Quand vous avez passé l'après-midi dans un grand magasin, vous avez passé l'après-midi en pleine nature... Comme personne ne le dit, il faut bien admettre que ce mot a un autre sens.

Pour moi, ce rapport est dialectique, c'est-à-dire que l'homme, en tant qu'individu agissant, se considère comme hors de la nature et appelle nature ce qu'il n'a pas fait. Mais c'est une question de situation. Je suis persuadé que, pour la fourmi, l'homme fait partie de la nature -surtout la confiture - et que, pour elle, la fourmilière ne fait pas partie de la nature.

### 3. QUEL BILAN POUR LA CONSERVATION DE LA NATURE

Très positif. Mais non sans inquiétude. Je ne crains pas tellement la récupération du mouvement écologique par les puissances maléfiques qui nous gouvernent, mais presque plus l'auto-récupération par notre retour, justement, à la mentalité néolithique.

À mon sens, les plus insidieux ont les arguments utilitaires pour la protection de la nature. Je m'en suis toujours méfié. D'abord parce qu'ils ne sont pas très sincères. Je crois que la sincérité la plus totale est seule rentable à longue échéance.

Employer les arguments utilitaires, c'est parler le langage de nos adversaires et, dans une large mesure, nous identifier à eux. C'est commode, d'effet immédiat ; c'est de bonne tactique mais de mauvaise stratégie. L'homme ne pourra pas détruire la nature sans se détruire lui-même. Mais ne pourrait-il pas la rogner, l'opprimer, l'abâtardir sans être puni de mort ? Ce qui est certain pour moi, c'est qu'alors il se diminue. On n'est que par rapport à ce qui n'est pas soi et l'on est d'autant plus intensément que cet autre est différent et mieux connu, plus respecté et mieux aimé. Cela me semble beaucoup plus radical que les raisonnements utilitaires et économiques de la protection de l'environnement. (...) Et puis, cela me semble plus honnête et plus radical de dire : « On peut

#### 4. L'ARRÊT DE L'EXPANSION ÉCONOMIQUE

L'arrêt de l'expansion n'est pas une probabilité, c'est une échéance inéluctable, mais : avant le désastre ou après le désastre plus ou moins complet ?

Le chat a de longues moustaches pour éviter de se heurter aux murs dans la nuit, et je pense que la sensibilité de l'artiste ou d'un homme sensible en général vaut ces longues moustaches. L'imagination peut nous servir à vivre un désastre avant de l'avoir consommé, et par là à l'éviter. Je crois que nous devons exciter l'imagination de nos contemporains, leur faire voir, mais sans aucun pessimisme, en leur disant que tout cela dépend d'eux, qu'il suffit de vouloir. Un défaut du mouvement actuel de protection de l'environnement est de vouloir restreindre les gens, de vouloir imposer un contrôle tracassier par des règlements. L'homme ne doit pas se restreindre devant la nature, mais s'épanouir dans la nature : c'est ce qu'on appelle en religion la charité : s'épanouir en l'autre. La charité a pris souvent l'aspect du sacrifice, mais au fond c'est une survivance des vieilles religions de terreur, où le Dieu demandait qu'on se prosterne devant lui.

Je crois que la véritable charité c'est l'épanouissement de l'égoïsme intelligent et généreux et que c'est par l'intérêt, c'est en dirigeant l'avidité irrépressible de l'être vivant qu'on arrivera à rétablir la nature et non pas en bridant ou en res-

## 6. POUR UNE NATURE « SAUVAGE »

La Suisse possède encore quelques hectares de forêt vierge, mais je les connais surtout en Yougoslavie. Ce sont des forêts de montagne, évidemment. Elles sont de parcours faciles, mais toujours dans des endroits difficiles et vallonnés. Je connais aussi celle de Bialowiera en Pologne. En France on trouve des forêts de fayards dans le Massif central, et quelques forêts très sauvages dans les Pyrénées, comme celle du Soussouéou en haute vallée d'Ossau.

Un des arguments que l'on emploie contre la conservation de la nature c'est qu'elle n'existe plus, paraît-il, et que l'homme a tout influencé, donc qu'il a tout altéré. C'est raisonner, je pense, sur la nature comme sur une pâte amorphe, comme une cire molle qui garde toutes les empreintes, c'est oublier qu'il y a des structures, qu'il y a des formes extrêmement résistantes qui encaissent les chocs et qui sont capables de se reconstituer fidèles à elles-mêmes. Par exemple, lorsque j'observe des blaireaux à cinquante mètres d'une route dans une forêt qui n'est pas une forêt vierge du tout, ce sont quand même de vrais blaireaux, de vrais chênes qui ont gardé leur nature intacte malgré la proximité de la civilisation.

Je pense que jusqu'à un certain point la nature et la civilisation dans notre espace européen sont comme deux images imprimées en couleurs différentes sur la même page



## 9. FAUT-IL REINTRODUIRE CERTAINES ESPECES ?

(Pour) enrichir notre propre vie, c'est la première chose, par l'enrichissement de la nature. Restaurer un certain équilibre, j'y crois. On peut vivre sans ours, c'est prouvé quoi qu'à la longue se manifesteront certainement des conséquences. Peut-être qu'aussi à la longue se manifesteront des avantages pratiques à réintroduire des animaux sauvages pour l'équilibre de la faune, mais ce n'est pas le but pour moi. Si tel n'est pas le cas, cela ne me touchera pas énormément. L'émergence d'une conception totale de la nature, née d'une science écologique encore bien partielle, et l'admiration de la grandeur de la nature sauvage nous amène à désirer une faune complète et harmonieuse. Cette tendance ne peut que devenir plus forte et plus consciente. J'irai jusqu'à penser que cet amour désintéressé (ce qui veut dire plus intelligemment intéressé) de la nature est le plus beau fruit de la civilisation technique puisqu'il mesure notre délivrance des besoins immédiats, et, surtout, représente une gamme d'existence très étendue, la plus riche peut-être que l'homme ait jamais connue.

La reconstitution de la faune primitive est donc un acte parfaitement moderne et progressiste. Et il faut souligner que nous avons une chance immense : malgré nos ravages inconsidérés et stupides, aucune espèce de notre faune

## 10. UNE HUMANITÉ MOINS NOMBREUSE DANS UNE NATURE PLUS SAUVAGE

Mon objectif serait une humanité peu nombreuse, très confortable et très bien équipée, vivant le plus discrètement possible dans une nature sauvage aussi grande que possible. On a beaucoup médité ces dernières années sur le principe des réserves intégrales de nature intacte en alléguant que c'était une nature du dimanche pour une activité de voyeur. Pour ma part, je pense que l'homme très technique et par là très dégagé de la contingence de la nature et des soucis qu'elle peut lui donner, délivré du souci de l'hostilité des choses, est au fond plus à même de jouir de la nature.

Un critique d'*Expansion et nature* l'a peut-être mieux exprimé que moi-même, en disant que la plupart des protecteurs de la nature réclamaient un compromis entre l'homme et la nature et que moi je voudrais une tension. Je pense que le sentiment de nature est né d'un éloignement de la nature, d'une privation, et je crois qu'il faut un certain recul pour en prendre conscience. Ma conception de la vie repose au fond sur l'idée de tension. En électricité, la tension utilisable repose sur une isolation convenable. Et je suis pour une isolation de l'homme d'avec la nature, pour un arc d'amour plus intense. Je suis sûr que le paysan qui vit tout le temps dans la nature n'aime pas la nature. Il vit dans la campagne, où il y a

## **11. POUR UNE PÉDAGOGIE DE LA NATURE CONTRE LE PROFIT**

C'est une question qui se pose constamment au naturaliste qui est jalousement amoureux de ce qu'il connaît, qui a tendance à cacher et garder pour lui les beautés naturelles qu'il a découvertes. Mais le naturaliste est également soumis au désir de partager son plaisir, ce qui est bien humain, mais aussi de le faire connaître à beaucoup de gens qui puissent s'y intéresser et l'aider à le protéger. Alors moi, je suis pour le partage, parce que, si l'on veut garder ses biens pour soi, on les perd. Il faut vraiment développer le goût de la nature - quitte à arriver, par moment, à une fréquentation excessive et à une profanation de la nature - pour que les gens comprennent son utilité et aident finalement à la protéger. Mais surtout cela ne doit pas être fait dans un but commercial. Je crois que la grande perversion de notre époque, c'est d'avoir réintroduit les loisirs dans le circuit économique. Les loisirs devraient être une soupape de l'économie, ce qui permettrait de couper le cercle vicieux du perpétuel réinvestissement du profit vers un plus grand profit. Notre réflexe d'exploitation est tellement invétéré qu'on a tout de suite commencé à exploiter les loisirs : cela est la chose la plus désastreuse qui soit, c'est le plus grand facteur d'abrutissement des hommes et de dépravation du milieu.

## **12. VERS UNE SOCIÉTÉ DE « SERVICES »**

J'estime qu'en principe la question démographique est réglée : nous avons ramené notre taux de multiplication naturelle qui serait de 12 ou 15 en France à 2 ou 3 et nous restons empêtrés dans les quelques dixièmes qui restent parce que simplement nous maintenons hypocritement un excédent de naissances pour maintenir l'expansion économique. Le niveau de vie n'est plus la conquête du bien-être, mais il est simplement le prétexte de la course à la puissance. Il faut une société sans expansion et cette société sans expansion ne peut être qu'une société sans concurrence : c'est la clef de tout. Je crois que le moyen le plus innocent pour supprimer la concurrence ce serait de payer les gens non pour faire un travail, mais pour que ce travail soit fait, c'est-à-dire que le charpentier ait pour fonction que chacun ait un toit et puis ce toit fait et entretenu, d'aller à la pêche sans se demander si le concurrent n'est pas en train de faire un deuxième toit à moitié prix. Il aurait pour fonction que chacun ait un toit et non pas de faire des toits, quitte à ficher le feu aux toits qui existent. Cette société serait basée sur le service et non sur le profit.

Est-ce que cela n'aurait plus d'importance ? Parce que la force vitale des individus serait employée à d'autres fins qui sont, à mon avis, les fins culturelles. Il faut que l'homme

### 13. UNE CERTAINE IDÉE DE LA MORT

La mort est une chose absolument nécessaire, bonne. Même si on pouvait la supprimer, il ne faudrait pas le faire. C'est la condition de l'amour, de la reproduction. L'amour n'aurait pas de sens sans la mort. Et pour désirer la vie éternelle, il faut vraiment manquer d'imagination. C'est le mythe de Sisyphe. Il y a deux paroles sur la mort que j'aime bien : celle de Léonard de Vinci : « Comme une journée bien remplie donne joie à dormir, une vie bien remplie donne joie à mourir » et puis celle de Churchill : « J'ai été très heureux mais si on me proposait de recommencer, je refuserais. »

Je trouve qu'un homme qui a bien rempli sa vie a fait un tel effort qu'il n'a pas envie de la refaire. Il y a beaucoup de joie dans la vie, mais il y a beaucoup d'effort aussi. Quelqu'un qui refuse la mort n'a pas bien vécu. Je ne crois pas plus à l'anéantissement qu'à une vie après la mort ou à la réincarnation. En fait, je crois à l'éternel présent, à une autre dimension du temps. Toutes les comparaisons sont boiteuses et nous égarent mais enfin... Vous voyagez en chemin de fer. Le paysage disparaît à mesure que vous passez. Il n'est pas anéanti, il est toujours là. La vie que nous avons vécue n'est pas anéantie, mais on ne peut plus y retourner en chemin de fer.

Il y a une chose que j'aime beaucoup chez Bergson, c'est « Matière et mémoire ». Je suis persuadé qu'on vit tout

## **14. UNE CERTAINE IDÉE DE L'ART FIGURATIF**

Je suis un pur observateur, je déteste tout ce qui est manipulation de l'animal comme les appâts... Mon idéal c'est de le voir sans qu'il me voie. Je n'aime pas non plus l'appri-voiser, créer un contact personnel entre lui et moi. Je reste impersonnel : c'est sa vie propre qui m'intéresse. Beaucoup de gens n'ont qu'une idée : se faire connaître de l'animal, avoir son amour... Je n'aime pas.

Tout en restant impartial je participe beaucoup. Dans le dessin, une chose pour moi est très importante c'est la participation physique. Comme tout le monde, je suis le fils d'une civilisation géométrique et positive. Mon père m'a donné beaucoup de méthode et de rigueur, et j'ai cherché à observer les bêtes avec rigueur scientifique, à constater, d'une façon géométrique, et j'ai très vite dû en sortir, parce que le mouvement échappe à ce moment-là.

Si je saisis le mouvement de l'animal et même d'un groupe d'animaux, ce n'est pas en perfectionnant quelque méthode d'arpentage. Je deviens l'animal, je le mime, j'accompagne son effort, je ressens l'effort rythmique d'un groupe et c'est dans la mémoire de mes muscles tout autant que dans ma mémoire visuelle que je le retrouve. D'ailleurs, toute connaissance est participation physique. On ne peut imaginer

## 15. HEUREUX et OPTIMISTE

D'un caractère inquiet, mais je crois que les anciens caractères inquiets sont les plus heureux, parce qu'ils ont un bonheur plus conscient, conquis. Et j'ai eu beaucoup de chance depuis ma première éducation. J'ai eu des parents épatants. J'ai connu Germaine très tôt, j'ai eu de la chance avec mes enfants... Il y a une très grande question de chance. Mais enfin, quand elle est trop systématique, ce n'est plus de la chance, ce n'est pas du hasard. Il y a une attitude qui favorise. Je crois beaucoup à la valeur de la lignée. Ce que j'appelle la solidarité verticale, avec mes ancêtres, est plus important que la solidarité avec mes contemporains. Je me suis toujours senti fort contre la société, avec mon père. Je crois qu'une de mes chances est d'avoir eu un père épatant et d'avoir su l'accepter ; je m'en suis servi. Sous ce rapport, cette continuité de la vie, dans tout ce que je fais, mes parents ont plus de part que moi.

Je crois à la volonté. Il y a tout un niveau de l'inconscient qui fait qu'il n'arrive que des malheurs à ceux qui en ont déjà. Mon père n'a pas été un homme très heureux mais au fond il m'a donné une situation très nette, très débrouillée. Je crois que c'est cela qui m'a permis d'être heureux. Et puis, il m'a donné une grande indépendance vis-à-vis du milieu, justement, des modes. Il m'a enseigné avant tout à ne pas tricher

## TABLE

Préface, par Stéphan Carbonnaux Robert Hainard, penseur hors-piste	5
1. L'illusion scientifique	11
2. La place de l'homme dans la nature	14
3. Quel bilan pour la conservation de la nature ?	17
4. L'arrêt de l'expansion économique	22
5. Retrouver la loi de l'équilibre	25
6. Pour une nature « sauvage »	36
7. Le paysan, adversaire de la nature	40
8. La peur ancestrale du « sauvage »	43
9. Sur la réintroduction d'espèces animales	45
10. Une humanité moins nombreuse dans une nature plus sauvage	50
11. Pour une pédagogie de la nature contre le profit	53
12. Vers une société de « services »	57
13. Une certaine idée de la mort	59
14. Une certaine idée de l'art figuratif	61
15. Heureux et optimiste	66